

Prédication du 12 mars 2017 - Bastian Nolsøe Vaucanson

Comme c'est son habitude, l'Évangile me frappe comme une provocation et cela me pose problème. Les mots que dit Jésus à Marthe me semblent durs et même condescendants. De mon point de vue, Marthe n'a rien fait d'autre que ce qui était attendu d'elle. Marie, au contraire, est ouvertement impolie : dans le contexte culturel du premier siècle, c'était déjà un acte de désobéissance pour une femme de ne pas s'occuper d'un invité. Mais l'idée qu'une femme puisse s'asseoir aux pieds d'un invité honorable comme Jésus, comme si elle était l'égal des hommes, des disciples, a dû être véritablement séditieux ! Culturellement et socialement, c'est donc l'action de Marthe qui est correcte et convenante. Du coup, ça me paraît rigide et strict que Jésus lui dise que c'est seulement les actions de Marie qui ont de la valeur. Après tout, Marthe a voulu servir Jésus comme elle pouvait. Comment aurait-elle pu savoir quoi faire autrement ? A la première lecture, je m'identifie donc avec Marthe parce qu'elle fait de son mieux pour naviguer dans les torrents rapides et épineux du monde social. Elle fait de son mieux pour s'adapter et agir avec politesse, mais finalement elle n'y arrive pas du tout. Même si ses actions sont en concordance avec les codes sociaux, elle est grondée par Jésus, le Seigneur qu'elle a voulu servir. Son antipode est Marie, la sœur insouciante, qui laisse le travail aux autres pour céder à sa vocation.

Depuis l'apparition du mouvement féministe au 20^{ème} siècle, des nombreuses interprétations féministes de la vie chrétienne ont focalisé leur attention sur l'histoire de Marthe et Marie. Certaines de ces interprétations ont considéré Marie comme la protagoniste de l'histoire parce qu'elle représentait un sujet entêté, un individu avec une volonté forte et libre, une femme forte qui osait dire « non » aux normes d'une culture patriarcale et chauviniste pour faire ses propres choix ; se réaliser soi-même comme individu. Selon certaines interprétations, Marie était même une figure qui représentait l'émergence des femmes sur le marché de travail. Il est en effet d'usage avec l'Évangile de Luc, d'interpréter le passage comme une prise de pouvoir par les femmes : Luc a vraiment une tendance à exprimer les points de vue des groupes opprimés et faibles et – pour employer un mot moderne – de mettre au point les techniques *d'empowerment* ou bien *d'autonomisation* des femmes. Malgré cela il me semble que cette interprétation féministe présente un grand problème, qu'elle n'apporte après tout qu'un morceau du puzzle, et que l'histoire n'est pas aussi simple à comprendre que ça.

Disons que Marie est la seule protagoniste de l'histoire parce qu'elle ose dire « non ». C'est très bien, et félicitations à Marie pour prendre action et responsabilité. Mais qui va faire à manger après qu'elle a dit « non » ? Bien sûr, un des hommes aurait pu le faire, en principe n'importe qui aurait pu le faire. Mais le vrai problème n'est pas là. Au bout du compte, c'est bien Marthe qui finit par faire à manger parce qu'elle n'a pas la force de caractère de dire « non » comme Marie. Autrement dit, l'autonomie de Marie me semble isoler Marthe dans son désir d'agir comme il faut, avec courtoisie.

En quelque sorte, ce que je demande là est assez banal, et tout le monde ne sera probablement pas d'accord avec moi en voyant un problème là-dedans. N'est-ce pas des considérations qui peuvent sembler pratiques et particulières à un degré extrême qui les rendent sans importance pour l'interprétation de l'histoire ? Jésus lui-même dit bien à Marthe de ne pas s'inquiéter et de ne pas se faire du souci ; et me voilà qui m'inquiète en demandant quelque chose aussi banal que : « qui va donc faire à manger ? » Dans l'Évangile de Matthieu, Jésus dit que « l'homme ne vivra pas de pain seulement, mais de toute parole que Dieu prononce » (Matt. 4.4). D'un côté c'est l'essence même de l'Évangile, mais de l'autre côté le pain, lui aussi, est indispensable pour la vie – l'homme peut-il vivre seulement de la parole de Dieu ? Malheureusement non, et il me semble que, au fond, c'est vraiment ça le fond de l'histoire : que la condition humaine nous oblige à avoir des égards pour l'aspect pratique de la vie tout en prenant en compte nos aspirations spirituelles. Comment naviguer entre ces deux pôles ?

Il n'est donc pas si facile pour l'homme qui cherche Dieu de gérer ses aspirations spirituelles et ses activités mondaines en même temps, de trouver le temps pour les unes et les autres. Dans l'histoire de l'Église, le passage de Luc sur Marthe et Marie a été la cause de nombreuses réflexions sur la relation entre la vie profane et la vie religieuse. Comment vivre en tant que chrétien dans un monde qui est fondamentalement profane, un monde qui est déterminé par des normes culturelles et des mœurs (qui sont d'ailleurs souvent patriarcales) et des considérations sociales qui n'ont rien avoir avec Dieu mais sont des constructions humaines ?

La tradition a donné beaucoup d'importance à la vie passive, à la vie contemplative dans la prière, retirée du vacarme dérangeant du monde. Je pense ici aux moines et aux femmes religieuses dans les couvents, et les nombreux saints de l'Église catholique qui sont honorés justement pour leur habilité à résister aux tentations de ce monde et à rester fermement tournés envers Dieu. Dans cette tradition, c'est Marie qui est la protagoniste parce qu'elle constitue l'exemple d'un individu qui refuse le monde en se tournant vers Dieu. Idéal qui est confirmé par les mots de Jésus : « Marie a choisi la meilleure part. »

Après la Réforme, dans les communautés protestantes, la possibilité de s'enfermer dans un monastère pour contempler le mystère divin n'existait plus. Parce qu'il supposait que certaines personnes étaient plus proches de Dieu que d'autres, Luther avait condamné les monastères comme étant en contradiction avec l'esprit du christianisme. Aujourd'hui c'est la responsabilité de chacun de voir la lumière intérieure et de trouver une manière de contempler Dieu *dans* le monde. Malheureusement, il y a là-dedans un autre danger ; c'est possible qu'il y ait une liaison historique entre la Réforme, l'abolition de la vie contemplative et l'interprétation féministe qui voit dans Marie la représentation d'une femme active qui fait les premiers pas sur le chemin de la réalisation personnelle sur le marché de travail.

Karl Marx appelait l'homme moderne *animal laborans* – l'animal travaillant – justement parce que l'homme trouve son identité avant tout autre chose dans le fait qu'il travaille. Il a bien raison, Marx, car aujourd'hui nous nous définissons surtout comme individus par notre profession et les gens qui n'arrivent pas à trouver du travail sont largement considérés comme un problème pour la société et même comme des nuls. Autrement dit, Luther a dissout l'idéal de la vie passive dans la retraite et du coup l'inactivité n'a plus de valeur ; aujourd'hui nous devons nous réaliser *dans* le monde. La vie passive et contemplative que représentait Marie a lentement basculé au cours de l'histoire, de sorte que l'idéal de Marie représente aujourd'hui une vie active, et surtout une vie professionnelle.

Mais comment, donc, contempler Dieu dans le monde ? Ou dit autrement : comment vivre avec et dans Dieu, et en même temps vivre en sachant que nous nous identifions avec notre travail mondain ? Avant de tenter de donner une réponse à cette question, je voudrais faire un petit détour par la métaphysique, car je pense qu'il y a dans le fait de subordonner une sorte de vie à une autre (soit la vie active à la vie contemplative ou bien l'inverse) une reproduction indésirable de structures dualistes qui nous éloignent de Dieu.

Derrière la subordination d'une sorte de vie à l'autre il y a la supposition que le monde et Dieu constituent deux ordres différents. Cela veut dire que Dieu est fondamentalement différent du monde. Ceci n'est pas faux, c'est bien la nature de Dieu d'être autre chose que le monde, qu'il est transcendant. Mais c'est à cause de cette notion que la vie passive est devenue un idéal. Si on se focalise trop sur cet aspect de Dieu, on oublie que Dieu est aussi homme. Jésus Christ, le Dieu incarné, est justement défini par sa volonté de surmonter la distance entre Dieu et l'homme. Dieu *est* autre chose que le monde, mais il est, néanmoins, *dans* le monde. Dans la théologie on appelle ça l'immanence de Dieu ; le fait qu'il est présent dans notre vie. C'est à cause de cette notion que la vie active est devenue un idéal.

Mon point central est que pour la logique humaine, transcendance et immanence sont deux catégories qui s'excluent mutuellement. Il s'agit là d'une faiblesse dans notre façon de comprendre l'existence de Dieu et la foi. Notre langage, notre logique et notre raison ont tendance à ranger l'expérience en catégories opposées. Par exemple la vie et la mort, le salut et la perte, le bon et le mauvais, noir et blanc, immanence et transcendance. Parce qu'elles s'excluent l'une l'autre, la transcendance et l'immanence de Dieu sont des catégories qui risquent de reproduire le dualisme que Dieu a voulu surmonter par l'incarnation. Logiquement, soit Dieu est transcendant – en dehors du monde - soit il est immanent – dans le monde. Mais le mystère du Dieu chrétien est justement qu'il est tout cela en même temps, il est immanent et transcendant – il est en dehors de nous, caché et inconnu, et en même temps il est en nous, révélé et connu.

En lisant le texte d'aujourd'hui, je me demande si l'opposition entre la vie active et la vie passive n'est pas encore, au bout du compte, la reproduction d'un dualisme rigide. Si les vrais actes spirituels sont opposés aux activités mondaines, comment pouvons-nous naviguer entre les deux pôles ? Que devons-nous choisir ?

Peut-être il faut poser la question autrement. Peut-être ne devons-nous justement pas naviguer entre deux extrêmes. Il me semble que le vrai message de l'histoire n'est pas que la vie active et la vie contemplative sont deux pôles opposés et incompatibles mais que nous devons travailler à joindre l'application intérieure de Marie avec l'occupation de Marthe. C'est la *vita mixta*, la vie qui travaille incessamment pour incorporer l'aspect actif aussi bien que l'aspect contemplatif. C'est l'aspiration de faire de chaque action un acte de prière. Nous pouvons peut-être comprendre ça comme une vie qui est *activement contemplative*. C'est l'état où nous avons trouvé le silence qui domine tout vacarme. C'est un état qui ne peut être atteint que par la prière, par l'écoute de la parole de Dieu ; en laissant nos ambitions personnelles derrière nous. La vie activement contemplative est le mouvement cyclique entre la vie active et la vie contemplative facilité par la foi. Ce mouvement mystérieux est une danse entre les trois personnes de la Trinité. En nous laissant bercer par la musique de cette danse, nous pouvons contempler chacun pour soi le mystère de Dieu à la fois transcendant et immanent. C'est par cette contemplation que Dieu nous active à sortir dans le monde et faire de bonnes actions, homme comme femmes.